

V. I. LENINE

MATÉRIALISME
et
EMPIRIOCITICISME

PARIS

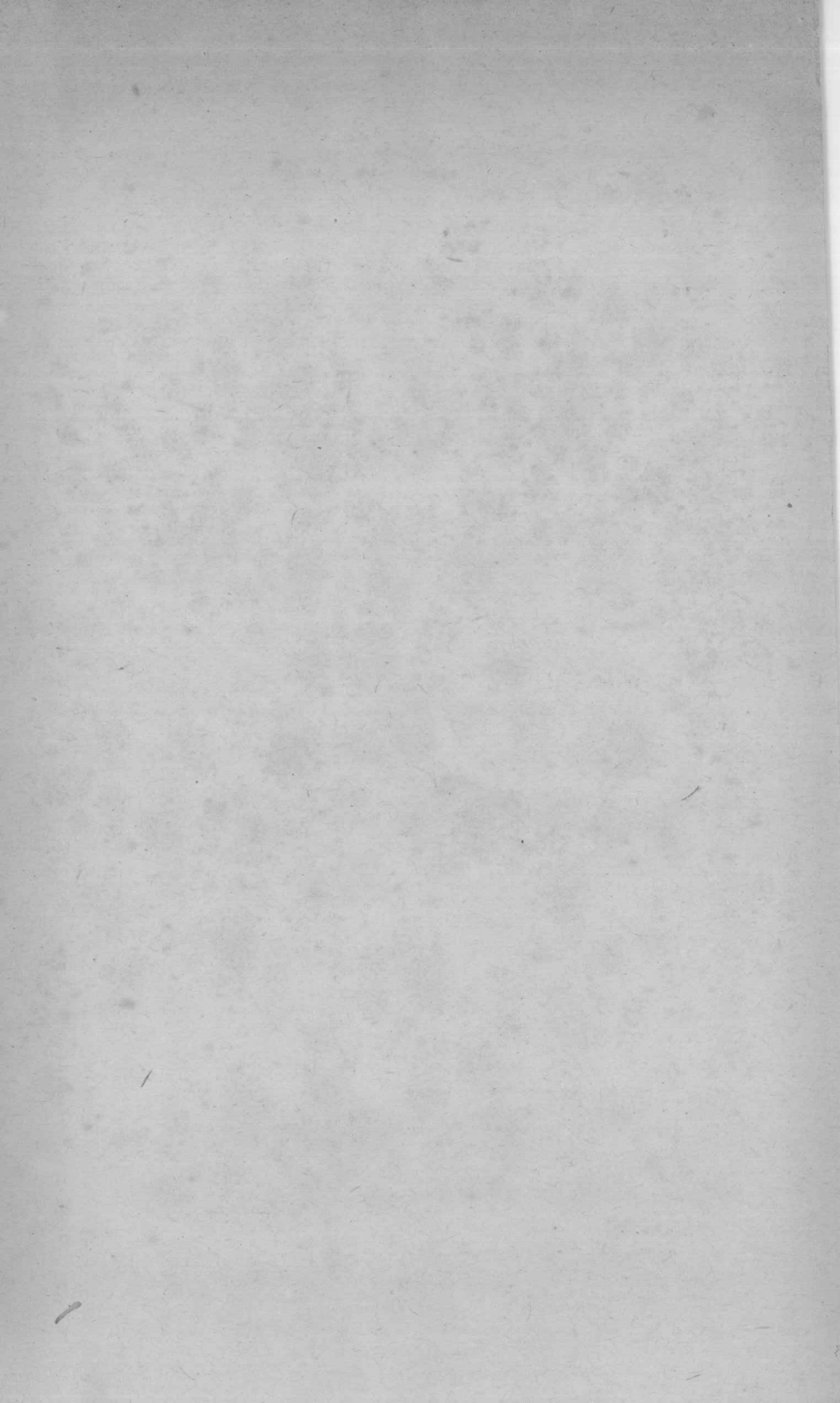
ÉDITIONS SOCIALES

V. I. LENINE

MATÉRIALISME
et
EMPIRIOCITICISME

PARIS

ÉDITIONS SOCIALES



MATÉRIALISME
ET
EMPIRIOCRITICISME

NOTES CRITIQUES
SUR UNE PHILOSOPHIE RÉACTIONNAIRE

OUVRAGES DE V. I. LÉNINE
aux Éditions Sociales

KARL MARX ET SA DOCTRINE.

L'IMPÉRIALISME, STADE SUPRÊME DU CAPITALISME.

L'ÉTAT ET LA RÉVOLUTION.

LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME. « Le communisme de gauche. »

QUE FAIRE ? Les questions brûlantes de notre mouvement.

UN PAS EN AVANT. DEUX PAS EN ARRIÈRE.

MARX, ENGELS, MARXISME.

ŒUVRES CHOISIES, tome premier.

V. I. LÉNINE

MATÉRIALISME ET EMPIRIOCRITICISME

NOTES CRITIQUES
SUR UNE PHILOSOPHIE RÉACTIONNAIRE

ÉDITIONS SOCIALES

64, Boulevard Auguste-Blanqui

PARIS

*Tous droits de reproduction réservés.
Copyright 1948 by Éditions Sociales.*

PRÉFACE

A LA PREMIÈRE ÉDITION RUSSE

Des écrivains qui se piquent d'être marxistes ont entrepris parmi nous, cette année, une véritable campagne contre la philosophie marxiste. Nous avons vu paraître en moins de six mois quatre livres principalement et presque exclusivement consacrés à des attaques contre le matérialisme dialectique. Mentionnons d'abord le recueil d'articles de Bazarov, Bogdanov, Lounatcharski, Bermann, Hellfond, Iouchkévitich, Souvorov, intitulé Essais de (il eût plutôt fallu dire : contre la) philosophie marxiste (Saint-Pétersbourg, 1908). Viennent ensuite les livres de Iouchkévitich : Matérialisme et réalisme critique; de Bermann : la Dialectique au point de vue de la théorie contemporaine de la connaissance, et de Valentinov : les Constructions philosophiques du marxisme.

Marx et Engels qualifièrent maintes fois leurs conceptions philosophiques de matérialisme dialectique; tous ces auteurs ne peuvent pas l'ignorer. Unis, malgré les divergences accusées de leurs opinions politiques, par la haine du matérialisme dialectique, ils se prétendent cependant marxistes en philosophie ! La dialectique d'Engels est une « mystique », dit Bermann. Les opinions d'Engels ont « vieilli », jette Bazarov incidemment, comme une chose qui va de soi — et le matérialisme s'avère réfuté par ces guerriers intrépides invoquant fièrement la « théorie contemporaine de la connaissance », « la philosophie la plus moderne » (ou « le positivisme le plus moderne »), « la philosophie des sciences naturelles au xx^e siècle ».

S'aidant de ces doctrines prétendues les plus modernes, nos destructeurs du matérialisme dialectique en arrivent intrépidement à la reconnaissance nette du fidéisme¹ (on le

1. Fidéisme : doctrine substituant la foi à la science ou, par extension, attribuant à la foi une certaine importance.

voit mieux chez Lounatcharski, mais il n'est pas le seul !); ils perdent, par contre, toute hardiesse et tout respect de leurs propres convictions quand il s'agit de définir explicitement leur attitude envers Marx et Engels. La réalité, c'est que leur abandon du matérialisme dialectique, c'est-à-dire le marxisme, est complet. Verbalement, ce ne sont que subterfuges à n'en pas finir, tentatives de tourner le problème, de voiler sa retraite, de substituer un matérialisme quelconque au matérialisme en général, bref, refus décidé d'analyser les nombreuses thèses matérialistes de Marx et d'Engels. Véritable « révolte à genoux », selon l'heureuse expression d'un marxiste. Revisionnisme philosophique typique, car les revisionnistes sont les seuls à s'être acquis une triste renommée en s'écartant des conceptions fondamentales du marxisme et en se montrant incapables, trop timorés, pour « régler leur compte » avec franchise, rectitude, décision et netteté, aux idées qu'ils ont abandonnées. Quand les marxistes orthodoxes ont eu à combattre certaines conceptions vieilles de Marx (ainsi que l'a fait Mehring à l'égard de certaines affirmations historiques), ils l'ont toujours fait avec tant de précision, de façon tellement circonstanciée, que l'on n'a jamais pu relever dans leurs travaux la moindre équivoque.

On trouve d'ailleurs dans les Essais de philosophie marxiste une phrase qui ressemble à la vérité. C'est cette phrase de Lounatcharski « Nous [il s'agit, évidemment, des auteurs des Essais] nous trompons peut-être, mais nous cherchons » (p. 161). Que la première proposition est une vérité absolue, et la seconde une vérité relative, je m'efforcerai de le démontrer dans le livre que j'offre à l'attention du lecteur. Je me borne pour le moment à faire observer que si nos philosophes, au lieu de parler au nom du marxisme, parlaient au nom de quelques « chercheurs » marxistes, ils témoigneraient d'un plus grand respect d'eux-mêmes et du marxisme.

Quant à moi, je suis aussi en philosophie de ceux qui « cherchent ». Plus précisément : je me suis donné pour tâche, dans ces notes, de rechercher où se sont égarés les gens qui nous offrent, sous l'apparence du marxisme, je ne sais quoi d'incohérent, de confus et de réactionnaire.

L'AUTEUR.

Septembre 1908.

P R E F A C E

A LA DEUXIEME EDITION RUSSE

Cette édition, à quelques corrections près, ne diffère en rien de la précédente. J'espère qu'elle ne sera pas inutile — indépendamment de la polémique avec les adeptes russes de Mach — en tant qu'introduction à la philosophie du marxisme, au matérialisme dialectique et aux conclusions philosophiques tirées de découvertes récentes des sciences naturelles. L'article du camarade V. I. Nevski, qui fait suite à ce livre, donne sur les dernières œuvres de A. A. Bogdanov, dont je n'ai pas eu la possibilité de prendre connaissance, les éclaircissements nécessaires. Le camarade V. I. Nevski, qui a travaillé non seulement comme propagandiste en général, mais aussi et surtout comme militant de l'école du Parti, a pu se convaincre que des idées bourgeoises et réactionnaires sont propagées par A. A. Bogdanov sous les apparences de la « culture prolétarienne ».

L'AUTEUR.

2 septembre 1920.

NOTE DE L'EDITEUR. — Les notes et références qu'on trouvera dans cet ouvrage sont toutes de Lénine, exception faite de celles qui sont suivies de la mention (N.R.).

EN GUISE D'INTRODUCTION

Comment certains « marxistes » réfutaient le matérialisme en 1908 et comment le réfutaient certains idéalistes en 1710

Tout lecteur tant soit peu familiarisé avec la littérature philosophique doit savoir qu'on aurait peine à trouver aujourd'hui un professeur de philosophie (ou de théologie) qui ne s'occupât, de façon directe ou non, de réfuter le matérialisme. Des centaines et des milliers de fois on a proclamé que le matérialisme était réfuté et l'on continue à le réfuter pour la cent et unième, voire pour la mille et unième fois. Nos revisionnistes ne font que réfuter le matérialisme, tout en feignant de ne réfuter à vrai dire que le matérialiste Plékhanov — pas le matérialiste Engels, ni le matérialiste Feuerbach, ni les conceptions matérialistes de J. Dietzgen — et de se placer au point de vue du positivisme « le plus moderne », « contemporain », des sciences naturelles, etc. Sans recourir aux références que chacun trouvera à volonté, par centaines, dans les ouvrages cités plus haut, je ne rappellerai que les arguments à l'aide desquels Bazarov, Bogdanov, Iouchkévitich, Valentinov, Tchernov¹ et quelques autres adeptes de Mach triomphent du matérialisme. Le terme « adepte de Mach² » a acquis droit de cité dans la littérature russe et j'en userai dans le texte, en raison de sa simplicité et de sa brièveté, de même que du mot « empiriocriticisme ». Ernst Mach est généralement reconnu dans la

1. V. TCHERNOV : *Etudes de philosophie et de sociologie*. Moscou, 1907. Adepte zélé d'Avenarius, l'auteur est un adversaire du matérialisme dialectique, tout comme Bazarov et consorts.

2. L'expression russe employée par l'auteur est *machiste*. Nous lui avons préféré, en raison de sa déplorable consonance française, l'expression *adepte de Mach*. (N.R.)

littérature philosophique¹ comme le plus populaire des représentants actuels de l'« empiriocriticisme », et les écarts de Bogdanov et de Iouchkévitich de sa « pure doctrine » sont, comme nous le montrerons dans la suite, d'ordre secondaire.

Les matérialistes, nous dit-on, reconnaissent l'impensable et l'inconnaissable, la « chose en soi », la matière située « hors l'expérience », en dehors de notre connaissance. Ils tombent dans une véritable mystique en admettant qu'il y a quelque chose sur l'autre rive, au delà des limites de l'« expérience » et de la connaissance. Quand ils déclarent que la matière agissant sur les organes de nos sens suscite des sensations, les matérialistes se basent sur l'« inconnu », sur le néant, puisque — dit-on — ils reconnaissent eux-mêmes nos sensations comme la seule source de la connaissance. Les matérialistes tombent dans le « kantisme » (c'est le cas de Plékhanov qui admet l'existence des « choses en soi », c'est-à-dire des choses existant en dehors de notre conscience), ils « doublent » le monde et prêchent le « dualisme », puisqu'ils admettent encore derrière les phénomènes la chose en soi, puisqu'ils admettent au delà des données immédiates de la sensation autre chose, on ne sait quel fétiche, une « idole », un absolu, une source de « métaphysique », un double de la religion (la « saine matière », comme dit Bazarov).

Tels sont les arguments des adeptes de Mach contre le matérialisme, arguments que répètent et ressassent, chacun à sa guise, les auteurs précités.

Nous citerons, afin de nous rendre compte si ces arguments sont neufs et ne visent vraiment qu'un matérialiste russe « tombé dans le kantisme », quelques passages explicites des œuvres du vieil idéaliste George Berkeley. Cette référence historique est d'autant plus nécessaire dans la préface à nos notes que nous aurons plus d'une fois à nous référer à Berkeley et au courant qu'il fit naître en philosophie, car les adeptes de Mach donnent une idée fausse aussi bien des rapports de Mach à Berkeley que de l'essence de la philosophie de ce dernier.

L'œuvre de l'évêque George Berkeley, parue en 1710 sous le titre de *Traité des principes de la connaissance humaine*², commence par les raisonnements suivants :

1. Voir Dr Richard HENIGSWALD : *Ueber Humes Lehre von der Realität der Aussendinge* (la Doctrine de la réalité des choses extérieures chez Hume).

2. GEORGE BERKELEY : *Treatise concerning the Principles of human Knowledge* (Traité des principes de la connaissance humaine), vol. 1 of Works, edited by A. C. Fraser, Oxford, 1871.

Pour quiconque étudie les *objets* de la connaissance humaine, il est clair qu'ils représentent ou bien des idées (*ideas*) effectivement perçues par les sens, ou des idées acquises par l'observation des émotions et des actes de l'intelligence, ou bien, enfin, des idées formées à l'aide de la mémoire et de la représentation... Je conçois, à l'aide de la vue, la lumière et la couleur, leurs gradations et leurs variétés. Je perçois, à l'aide du toucher, le mol et le dur, le chaud et le froid, le mouvement et la résistance... L'odorat me renseigne sur les odeurs; le goût sur la saveur; l'ouïe sur les sons... Comme les différentes idées s'observent combinées les unes aux autres, on leur donne un nom commun et on les considère comme des objets. On observe, par exemple, une couleur, un goût, une odeur, une forme, une consistance déterminés dans une certaine combinaison (*to go together*); on reconnaît cet ensemble comme un objet qu'on désigne du mot *pomme*; d'autres collections d'idées (*collections of ideas*) constituent ce qu'on appelle la pierre, l'arbre, le livre et les autres objets sensibles (§1).

Tel est le contenu du premier alinéa de l'œuvre de Berkeley. Retenons que cet auteur prend pour base de sa philosophie « le dur, le mol, le chaud, le froid, les couleurs, les saveurs, les odeurs », etc. Les objets sont pour Berkeley des « collections d'idées » et, par idées, il entend précisément les qualités ou sensations que nous venons d'énumérer, et non pas les idées abstraites.

Berkeley dit plus loin que, outre ces « idées ou objets de la connaissance », ce qui les perçoit — « l'intelligence, l'esprit, l'âme ou le *moi* » — existe encore (§ 2). Il va de soi — conclut le philosophe — que les « idées » ne peuvent exister en dehors de l'intelligence qui les perçoit. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser le sens du mot « exister ».

Quand je dis que la table sur laquelle j'écris existe, cela veut dire que je la vois et que je la sens; et si je sortais de ma chambre, je dirais encore que la table existe en ce sens que je pourrais la percevoir si j'étais dans la chambre.

Ainsi s'exprime Berkeley au § 3 de son livre, et c'est ici même qu'il engage la polémique avec ceux qu'il qualifie de matérialistes (§§ 18, 19, etc.). Il m'est, dit-il, tout à fait inconcevable que l'on puisse parler de l'existence absolue des choses sans considérer si quelqu'un les perçoit. Exister, c'est être perçu (*their* [il s'agit des objets] *esse is percipi*¹, § 3 — maxime de Berkeley habituellement citée dans les précis d'histoire de la philosophie).

1. Cette phrase, dont le premier et le troisième mot sont anglais et les deux autres latins, signifie : *Leur être* [c'est-à-dire l'être des choses] *est d'être perçues*. (N.R.)

L'opinion prévaut de façon singulière, parmi les gens, que les maisons, les montagnes, les fleuves, en un mot les objets sensibles, ont une existence naturelle ou réelle, différente de celle qu'ils ont dans l'esprit qui les perçoit (§ 4).

Cette opinion, dit Berkeley, est « une contradiction évidente ».

Car que représentent donc ces objets, sinon des objets perçus par nos sens ? Or, que percevons-nous, sinon nos idées ou nos sensations (*ideas or sensations*) ? Et n'est-il pas simplement absurde de croire que des combinaisons d'idées et de sensations peuvent exister sans être perçues ? (§ 4).

Berkeley remplace maintenant l'expression « collections d'idées » par celle, équivalente à son avis, de « combinaison de sensations » et accuse les matérialistes d'avoir une tendance « absurde » à aller plus loin encore et à rechercher la source de cet ensemble complexe... pardon, de cette combinaison de sensations. Au § 5, les matérialistes sont accusés d'avoir un penchant pour l'abstraction, car c'est, de l'avis de Berkeley, s'adonner à de pures abstractions que séparer les sensations de l'objet.

En réalité — dit-il à la fin du § 5, omis dans la seconde édition — l'objet et la sensation ne sont qu'une seule et même chose (*are the same thing*) et ne peuvent être abstraits l'un de l'autre...

Vous direz, écrit-il encore, que les idées peuvent être des copies ou des images (*resemblances*) des objets existant en dehors de l'esprit dans la substance dépourvue de pensée. Je réponds que l'idée ne peut ressembler à rien d'autre qu'à une idée; une couleur ou une configuration ne peuvent ressembler qu'à une autre couleur ou à une autre configuration. Je demande : pouvons-nous percevoir ces originaux supposés ou les objets extérieurs dont nos idées seraient les copies ou les images, ou ne le pouvons-nous pas ? Me répondez-vous oui, ce sont alors des idées et nous n'avons pas avancé d'un pas; me répondez-vous non, je demande à n'importe qui s'il est sensé de dire que la couleur ressemble à de l'invisible, que le dur ou le mou ressemble à de l'impondérable, etc. (§ 8).

Les « arguments » de Bazarov contre Plékhanov sur la possibilité de l'existence des objets en dehors de nous, sans action sur nos sens, ne diffèrent en rien, le lecteur le voit, des arguments produits par Berkeley contre des matérialistes, qu'il s'abstient de nommer. Berkeley considère l'idée de l'existence « de la matière ou de la substance matérielle » (§ 9) comme une « contradiction », comme une telle « absurdité » qu'il est inutile de perdre son temps à la réfuter.

Mais, dit-il, étant donné que cette thèse (*tenet*) de l'existence de la matière paraît s'être profondément ancrée dans les esprits des philosophes et fait naître tant de déductions dangereuses, je préfère paraître prolix et fatigant que de rien omettre pour dévoiler et déraciner complètement ce préjugé (§ 9) ¹.

Nous verrons bientôt quelles sont les conclusions dangereuses auxquelles fait allusion Berkeley. Finissons-en d'abord avec ses arguments théoriques contre les matérialistes. Niant l'existence « absolue » des objets, c'est-à-dire leur existence en dehors de la connaissance humaine, Berkeley expose les idées de ses adversaires de manière à faire croire qu'ils admettent la « chose en soi ». Au § 24, Berkeley souligne que l'opinion qu'il réfute reconnaît « *l'existence absolue des objets sensibles en soi (objects in themselves) ou en dehors de l'esprit* » (p. 167-168 de l'édition citée). Les deux courants philosophiques sont marqués ici avec la netteté, la clarté, la franchise qui distinguent les philosophes classiques des faiseurs contemporains de « nouveaux » systèmes. Le matérialisme est l'admission des « objets en soi » ou en dehors de l'esprit; les idées et les sensations sont, pour lui, des copies ou des images de ces objets. La doctrine opposée (idéalisme) professe l'inexistence des objets « en dehors de l'esprit »; les objets sont des « combinaisons de sensations ».

Ce fut écrit en 1710, quatorze ans avant la naissance d'Emmanuel Kant. Et nos adeptes de Mach, se basant sur une philosophie qu'ils prétendent « la plus moderne », découvrent que l'admission de l'objet en soi résulte de la contamination ou de la perversion du matérialisme par le kantisme ! Leurs « nouvelles » découvertes résultent de leur ignorance déconcertante de l'histoire des principaux courants de la philosophie.

Une autre de leurs idées « nouvelles », c'est que les notions de « matière » ou de « substance » ne sont que vestiges d'anciennes doctrines dépourvues d'esprit critique. Mach et Avenarius ont, paraît-il, avancé la pensée philosophique, approfondi l'analyse, éliminé de la philosophie l'« absolu », les « substances immuables », etc. Ces assertions sont faciles à contrôler : il n'y a qu'à remonter à la source première, Berkeley, et l'on verra qu'elles se réduisent à des inventions prétentieuses. Berkeley affirme de façon très précise que la

1. Cette partie du paragraphe 9 ainsi que la fin du paragraphe 5 manquent dans la deuxième édition. Les éditions anglaises plus récentes des *Principes de la connaissance humaine (Treatise concerning the Principles of human Knowledge)* mettent en note cette partie de la première édition. (N.R.)

matière est une « *non entity* » (substance inexistante, § 68), que la matière est *néant* (§ 80). « Vous pouvez, raille-t-il les matérialistes, si vous y tenez, user du mot *matière* là où d'autres emploient le mot *néant* » (p. 196-197 de l'éd. cit.). On crut d'abord, dit Berkeley, que les couleurs, les odeurs, etc., « avaient une existence réelle »; on renonça plus tard à cette façon de voir pour reconnaître qu'elles n'existent que grâce à nos sensations. Mais cette élimination des vieilles conceptions erronées n'a pas été poussée jusqu'au bout : il en reste la notion de la « substance » (§ 73), « préjugé » analogue (p. 195) définitivement réfuté par l'évêque Berkeley en 1710. Or, il se trouve encore chez nous, en 1908, des farceurs pour prendre au sérieux les affirmations d'Avenarius, de Petzoldt, de Mach et *tutti quanti*, selon lesquelles seuls « le positivisme le plus moderne » et « les sciences naturelles les plus modernes » sont parvenus à éliminer ces notions « métaphysiques ».

Ces mêmes farceurs, Bogdanov y compris, assurent aux lecteurs que la nouvelle philosophie a précisément démontré l'erreur du « dédoublement du monde » dans la doctrine des matérialistes, qui, perpétuellement réfutés, parlent d'on ne sait quel « reflet » dans la conscience humaine des objets existant en dehors d'elle. Les auteurs précités ont écrit sur ce « dédoublement » quantité de choses émouvantes. Mais, ignorance ou oubli, ils ont négligé d'ajouter que ces découvertes avaient déjà été faites en 1710.

Notre connaissance [des idées ou des objets] — écrit Berkeley — a été obscurcie, brouillée, déviée à l'excès dans la voie des erreurs les plus dangereuses par l'hypothèse de la double (*twofold*) existence des objets sensibles, notamment de l'existence *intelligible*, ou de l'existence dans l'intelligence d'une part, et de l'existence *réelle*, en dehors de l'intelligence [c'est-à-dire en dehors de la conscience], de l'autre.

Berkeley raille l'opinion « absurde » qui admet la possibilité de penser l'impensable ! L'origine de cette « absurdité » est naturellement dans la distinction des « objets » et des « idées » (§ 87), dans l'« admission des objets extérieurs ». De là même découle, comme le découvrait Berkeley en 1710 et comme le redécouvre Bogdanov en 1908, la croyance aux fétiches et aux idoles.

L'existence de la matière, dit Berkeley, ou des objets non perçus n'a pas seulement été le principal point d'appui des athées et des fatalistes; l'idolâtrie, sous toutes ses formes, repose aussi sur ce principe (§ 94).